Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 35 (1967)
Heft: 12

Artikel: En guise d'adieu...
Autor: Welti, Charles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568943

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EN GUISE D'ADIEU...

C'est donc la dernière fois que j'ai à choisir les textes pour cette revue et à m'inquiéter ensuite de les avoir bien choisis. Je peux avouer maintenant que je n'en fus pas toujours convaincu et qu'il m'est arrivé de déplorer que ce travail ne puisse être fait dans des conditions telles que je les souhaitais. Mais, après tout, le résultat ne fut pas si mauvais ! J'ai devant moi, ce soir, les trente volumes du Cercle, trente années de souvenirs, et je me suis mis à les feuilleter un à un. J'ai voulu prendre congé de ces souvenirs, d'une activité qui, pendant trente ans, m'a donné des joies et des satisfactions compensant largement les soucis et les déceptions les accompagnant inévitablement. Je voulais surtout, avant de quitter ma tâche, rejoindre par la pensée mes principaux collaborateurs littéraires; car, sans eux, sans leur talent et leur bonne volonté, la partie française du Cercle n'aurait pas été ce qu'elle est devenue. Ils ont modelé l'âme et le visage de ces pages; en prenant congé d'eux, j'aimerais faire revivre, pour les fidèles lecteurs de cette revue, leur souvenir.

Je ne les ai pas tous connus; certains, pour diverses raisons, n'ont jamais croisé mon chemin. Mais d'autres sont devenus de bons camarades, et quelques-uns des amis sûrs et aimés.

Pendant plusieurs années, nous avons partagé à deux le travail de la rédaction de textes français; d'abord avec mon camarade Ric, de Genève, à partir de 1950 avec Philippe Marnier, de Vevey, qui m'apportaient un appréciable appui. Le second surtout a beaucoup contribué à l'amélioration de la revue car, en plus de sa collaboration personnelle, il m'a procuré celle de ses amis parisiens Saint Loup et Reignoux et, plus tard Périsset.

Le premier contact avec Paris, qui devint ensuite le cœur de cette partie française du Cercle, datait pourtant de l'été 1947. C'est à cette époque qu'un poète véritable, Bob Lausanne, nous a proposé les vers et la prose qui ont orné pendant de longues années les pages de notre revue. Je vois encore ce garçon blond et timide, qui disait des vers le soir dans des cafés de Montmartre et qui mangeait rarement à sa faim. Un jour, il me présenta son ami Claude, un beau garçon aux yeux sombres, chanteur, écrivain, compositeur. Il avait une belle voix et ses œuvres trahissaient une âme tourmentée. Il signait ses récits «Dan». Il est devenu pour moi «le grand ami» et, malgré la distance qui nous sépare, j'ai encore maintenant l'impression de sa présence permanente; tant d'heures passées ensemble et le souvenir de tant de petits évènements beaux ou amusants nous ont liés solidement. C'est lui qui m'a conduit un jour chez Maurice Rostand et sa mère, Rosemonde Gérard. Je fus saisi par le charme de Maurice et par l'amabilité de la vieille poétesse qui recevait, dans son appartement de la Muette avec un chapeau sur la tête, ornée de tous ses bijoux. Elle avançait à petits pas entre les vitrines contenant des souvenirs de Sarah Bernhardt en devisant avec chacun des convives. C'est un souvenir amusant et, en même temps, un peu irréel.

Pendant les premières années, je fus souvent obligé de prendre moi-même la plume pour combler les pages de la partie française; puis la collaboration de Bob Lausanne, de Claude, de Marnier, de ses amis Saint Loup et Reignoux, plus tard de Périsset, changea la situation et facilita beaucoup ma tâche. Je me rap-

pelle pourtant l'époque où j'étais obligé d'écrire des nuits entières des récits que je signais de pseudonymes divers : Lucien Borgo, William, d'autres... A part cette production personnelle, pour laquelle je ne me sentais pas fait, je dévorais des livres afin d'en rendre compte, des livres qui traitaient «d'amitiés extrêmes» plus que d'amitiés trop particulières, tels «L'idylle tragique» de Paul Bourget, «Nimba» de Marcel Prévost, «Le calvaire» de Mirbeau, «Malaisie» de Fauconnier, d'autres... Mes grandes trouvailles d'alors furent cependant «L'ersatz d'amour» et «Le naufragé» de Willy, mari de Madame Colette, «Lucien» de Binet-Valmer, «Le livre blanc» de Cocteau, «La confusion des sentiments» de Stephan Zweig et, last not least, «Un protestant» de Georges Portal. Depuis que j'avais la collaboration d'amis parisiens, je n'avais plus autant besoin de me creuser la tête, leur bel élan suppléait à mes efforts, il me suffisait de maintenir une correspondance suivie avec eux. Saint Loup, jeune avocat au barreau de Paris, était un causeur brillant, plein de verve, alors que son ami Reignoux se montrait plus réservé; leur production littéraire reflétait cette différence de caractère: les articles du premier étaient brillants et un peu superficiels, ceux du second plus réfléchis et profonds.

Il serait injuste de ne pas mentionner ici le concours de quelques camarades romands, tels Hyptus, Bertrand, Darius et Marco Polo, qui ont bien souvent comblé les vides de notre revue par leurs récits et commentaires.

Les années 1951 et 1952 nous ont apporté deux autres collaborateurs précieux également Suisses français, Bichon et Daniel, qui ne m'ont jamais fait défaut depuis. J'appelais Bichon «l'ange des ténèbres» parce qu'il aimait ajouter à ses récits quelque chose d'équivoque, quoiqu'il soit l'homme le plus correct et le plus aimable que j'ai connu. Daniel était un garçon très sérieux, se consacrant à des recherches ethnologiques dans de lointains pays; cela nous a valu souvent quelques jolies couleurs exotiques dans les pages de notre revue.

De France, un surprenant personnage vint rejoindre nos rangs : il signait André Romane et je l'ai surnommé dans mon article : «Sainte-Maxime, bilan d'une expérience», «le courageux apôtre de notre cause»! André Romane a donné au Cercle un grand nombre d'articles religieux et philosophiques, puis il a abandonné sa collaboration en janvier 1954 à la suite de la fondation de sa propre revue : «Arcadie». Ce journal, courageusement publié sous son propre nom, a fait beaucoup de bien à la cause de l'homophilie en France, et je suis content qu'André Baudry alias André Romane ait déclaré en certaines occasions que ses premiers pas furent guidés par le Cercle.

Il est bon pour une revue comme la nôtre que son équipe rédactionnelle se renouvelle de temps en temps. Ce principe fut respecté, quoique malgré moi, par l'apport de nouveaux noms qui laissaient cependant subsister un certain nombre de collaborateurs permanents. En 1954, la revue accueillit J.P. Maurice et ses amis, Pierre Provence et Edmond Bernard. Tous les trois ont enrichi les pages de notre journal en y apportant un air de jeunesse et d'insouciance propre au caractère de leur région natale : la Provence. J.P. Maurice, qui connaissait et aimait Zurich, m'enchantait par sa gracilité, son dialecte provençal et sa bonne humeur. Un autre camarade, dès cette époque et pendant des années, a donné au Cercle de bons articles pondérés; c'est Jean Magnaud, qui nous a quitté, je crois, pour se consacrer à une carrière politique. La conversation avec lui était toujours intéressante, et je dois reconnaître à cette occasion que la plupart des jeunes Français que je rencontrai à cette époque m'ont impressionné par la maturité et le sérieux de leurs pensées. Les années 1955 et 1956 nous amenèrent deux hommes de lettres

honnêtes et courageux : Georges Portal, l'auteur de «Un protestant», et Lucien Farre, qui venait de publier «Nicolas Struwe». Portal, de mère suisse, avait passé une partie de sa jeunesse à Zurich, ce qui nous rapprocha tout de suite. Cet homme de grande allure était d'une extrême douceur et d'une candeur surprenante. Il avait vécu une triste expérience qui lui avait fait perdre bonheur et fortune et s'était réfugié auprès d'un jeune ami à Paris. Il eut tout de suite la gentillesse de me céder plusieurs chapitres du second volume de «Un protestant», ouvrage que la mort l'empêcha d'achever; peu après son décès, je reçus une malle contenant quelques centaines de lettres et une partie de ses carnets quotidiens, legs que j'ai précieusement conservé. Lucien Farre, grand admirateur de notre compatriote Hans Erni, d'un esprit ouvert mais tourmenté, me donna aussi des récits et des poèmes que je fis publier; mais d'autres poèmes, d'un caractère trop spécial, ne pouvaient être imprimés, ce qui le déçut et l'éloigna de notre revue. La même année nous apporta la collaboration occasionnelle de Boris Arnold, et, malheureusement, je dois le dire, celle de Jean Pommarès, dont la malhonnêteté nous causa, deux ans plus tard, une forte perte d'argent. Un malheur beaucoup plus sensible pour tout le mouvement homophile se produisit cette même année 1956 : la mort du professeur Kinsey. Cet homme courageux comptait parmi les fidèles amis du Cercle et nous lui avions fourni un certain nombre de livres pour sa documentation.

1957 fut marqué par la célébration du vingt-cinquième anniversaire de notre revue. Cette année-là, un nouveau collaborateur se joignit à nous : R. Gérard, qui a gagné notre amitié par de nombreux récits intelligents et sensibles et a soulevé un nouvel intérêt pour les livres par ses critiques, souvent acerbes mais enthousiastes, qu'il signe R.G.D. Ecrivain lui-même et historien reconnu, il nous reste fidèle jusqu'au dernier moment puisqu'il a tenu à nous envoyer, pour ce dernier numéro, une nouvelle qui reflète bien la tristesse de tout ce qui finit.

Ces dix dernières années furent plus calmes, trop calmes peut-être. Deux, trois hommes apportaient pourtant de nouvelles notes dans notre journal. Je pense d'abord à Gilles Armor, un sympathique libraire de Montparnasse, qui nous a enchanté par des contes d'amour mélancoliques («L'oiseleur de Capri», etc . . .). Puis j'adresse un amical salut à Jean-Louis Ornequint, le jeune et courageux éditeur de «Juventus», qui a quitté la France, déçu et dégoûté par l'insuccès de sa revue d'avant-garde, insuccès causé, il faut le dire, par le tort que lui firent certains dans nos rangs qui auraient dû, au contraire le reconnaître et l'aider. Il a passé son dernier Noël avant de partir au Canada avec nous, au Cercle, et nous avons reçu depuis et beaucoup apprécié ses «Chroniques mensuelles». Il fascinait par son intelligence et gagnait les coeurs par son charme. J'avais connu une sympathie semblable, l'année précédente, en rencontrant James Barr, l'auteur du roman «Quatrefoil», (en français «Les amours de l'enseigne Froelich)». Barr vint me chercher un soir à mon hôtel à New-York, me prit par le bras avec un charme naturel qui me donnait l'impression de le connaître depuis toujours, et m'entraîna pour une promenade merveilleuse à travers les rues pittoresques de Greenwich Village.

Il me reste un dernier souvenir à évoquer, un dernier nom qui a paru bien souvent dans nos pages: celui d'André Goudin. Ce cher collaborateur me fut donné par Georges Portal, à qui l'unissait une longue amitié. Je ne l'ai malheureusement pas connu personnellement, mais je l'ai apprécié à travers une correspondance régulière entre nous; c'était un homme sincère et courageux, luttant d'une façon

admirable contre l'adversité et la maladie. Il avait publié en 1934 un roman: «Terrain vague», mais sa plus grande oeuvre fut sans doute son combat acharné contre la malchance qui le poursuivit.

Je termine sur cette note mon rapport rétrospectif et tourne la dernière page de la partie française du Cercle. Ainsi que je fus chargé de l'annoncer aux abonnés du Cercle réunis lors de la «mémorable assemblée» du 22 octobre dernier, il restait une chance de continuer notre travail sur une échelle réduite, même après la fin de cette année. Une trahison, de la part d'un de nos camarades du comité, dont il ne mesura peut-être pas lui-même les conséquences, a pourtant effacé cette solution de dernière minute et créé un fait accompli qui, malheureusement, affligera surtout nos lecteurs et amis de langue française et anglaise.

Zurich, le 16 novembre 1967 Charles Welti

ARCADIE Revue littéraire et scientifique

Paris, le 20 octobre 1967

Chers Amis de DER KREIS,

ARCADIE ne saurait rester insensible aux tristes nouvelles que vous annoncez depuis 2 mois. J'ai lu vos appels, et j'ai compris votre tristesse. J'imagine surtout celle, essentielle, de Rolf, qui sans compter s'est donné et livré à cette cause difficile des homophiles depuis tant d'années.

Je crois que tous ceux qui encore en ce moment livrent ce combat en quelque nation que ce soit, savent qu'ils sont faibles, et que demain, ou Etat ou les homophiles eux-mêmes les abandonneront à leur sort. Comme c'est triste, en effet, de constater que les homophiles ne savant pas se grouper, s'organiser, défendre l'essentiel de leur vie, et comme ils ne savent que trop pratiquer la frivolité, le plaisir, oubliant l'essentiel de la vie humaine.

Les malheureux, parce que certaines formes de plaisir et de volupté sont plus faciles actuellement, ils croient que la cause est entendue. Pourtant, un rien suffirait, et les prisons s'ouvriraient toutes grandes encore contre eux.

Je suis donc profondément désolé de voir que vos fidèles amis abonnés osent quitter le bon combat, ce combat de 35 ans.

Je voudrais du moins que vous sachiez qu'il y aura toujours une petite poignée d'hommes qui penseront toujours à votre généreuse action, que celui qui a fait et continue ARCADIE, n'oubliera pas l'aîné DER KREIS auprès de qui il y 15 ans il trouva ses lois et ses formules pour vivre et pour créer ce mouvement français.

Quoi que vous décidiez donc, définitivement, DER KREIS vivra, il vivra dans les cœurs et dans les âmes, et que ce témoignage et cette certitude consolent le vieux cœur du combattant qui va se reposer, Rolf, et ses fidèles collaborateurs, forts de sa force morale; d'autres, à travers le monde, continueront à défendre les homophiles et l'homophilie, dans le sillage prestigieux creusé avec combien de peines par notre très cher DER KREIS. —

Mon très cher Rolf, chers Amis de DER KREIS, tout ARCADIE, avec moi, vous dit MERCI très affectueusement, et vous dit son amitié fidèle. ANDRE BAUDRY